

Antoine Jaccoud

En attendant
la grippe aviaire
et autres pièces

Je suis le mari de...

(2000)

Les Chiens

(2001)

Une journée à regarder les choses

(2002)

Après

(2003)

Le Voyage en Suisse

(2003)

On liquide

(2004)

Monologue de La Brouette

(2005)

En attendant la grippe aviaire

(2006)

Théâtre en camPoche
Répertoire

*Collection « Théâtre en camPoche »
dirigée par Philippe Morand
et soutenue par la Société Suisse des Auteurs (SSA)*

Cet ouvrage a bénéficié d'aides à la publication accordées
par la Commission cantonale vaudoise des activités culturelles
et le Service des affaires culturelles de la Ville de Lausanne.

« En attendant la grippe aviaire et autres pièces »,
cent quatre-vingt-douzième ouvrage publié
par Bernard Campiche Éditeur,
le cinquième de la collection « Théâtre en camPoche »,
a été réalisé avec la collaboration de Line Mermoud,
Marie-Claude Schoendorff, Daniela Spring
et Julie Weidmann

Couverture et mise en pages : Bernard Campiche
Photographie de couverture : Mario del Curto
Photogravure : Bertrand Lauber, Color+, Prilly,
& Cédric Lauber, L-X-ir Images, Prilly
Impression et reliure : Imprimerie Clausen & Bosse, Leck
(Ouvrage imprimé en Allemagne)

ISBN 2-88241-192-8
Tous droits réservés
© 2006 Bernard Campiche Éditeur
Grand-Rue 26 – CH-1350 Orbe
www.campiche.ch

À Iannis et Paulin,

MONOLOGUE DE LA BROUETTE

Notice

Ce devait être une carte postale sonore. L'évocation par le texte et le son d'un lieu ou d'un objet dans la perspective d'une mise en ondes par la Radio suisse romande.

C'est devenu ce texte que je trouve bouffé par l'an-goisse: un petit train qui traîne de trop lourds wagons.

Il a été écrit à Toulouse, dans une chambre d'hôtel, loin du centre, près de cet hôpital connu pour avoir abrité les séances de tortures de la Gestapo.

Le jour, je donnais un cours de scénario à des RMIstes et des cabossés de la vie, dont un Russe solitaire mais amical qui se nourrissait essentiellement d'oignons et de vin rouge. Le soir, je restais dans ma chambre parce que je n'aime pas manger seul au restaurant, et que j'avais vu tous les films intéressants qui passaient en ville.

J'avais donc du temps. Trop. Il devint temps pour le ressassement. L'enfance, les trouilles qui l'ont sabotée; d'autres trouilles, nées plus tard, en devenant père à la suite du père, la mort de celui-ci enfin, qui était toute fraîche et impossible à concevoir puisque le défunt prenait régulièrement ma place dans le miroir. Bref, le temps était maussade et la carte postale devait en témoigner...

À l'invite de Jean-Michel Meyer, je l'ai lue moi-même à la radio, sous le casque, bien au chaud, bien protégé, la voix pour ainsi dire au bout des doigts. Et cet exercice fut probablement le seul bon moment dans les heures que j'ai passées avec ce texte.

*C'est la brouette d'Échallens
Qui va tout doucement
C'est la brouette d'Échallens
Qui va tout doucement...*
(Air traditionnel)

1.

On attendait maman, les frères et moi, devant la Migros de l'avenue d'Échallens : c'était une époque où l'on n'osait pas entrer dans une Migros avec un sac de la Coopé de peur que les vendeuses ne nous regardent d'un sale air ou même ne nous *disent* quelque chose.

C'était là, sur le trottoir / deux garçons, une poussette avec le troisième dedans, plus tard / qu'on l'entendait rôner d'abord / le Lèbe, la Brouette / puis grincer au loin, le L-é-bé, la Brouette, et soudain il était là à aligner sa masse / ses dizaines de tonnes sur

les rails / la tête de la loco bien droite avec ses phares
comme des yeux de vache mal dessinés / la robe verte
et blanche / la queue qui suivait en dzinguant
comme celle d'un serpent.

C'était une époque de vacarme et d'effrois, on se
bouchait presque les oreilles en le regardant
passer, on pensait à ce qu'on nous avait dit à la
maison :

... qu'il avait tué déjà, le Lèbe, la Brouette, une
dame restée coincée, allez savoir pourquoi, dans les
rails / un cycliste poussé comme par une pelle de
chasse-neige puis littéralement happé par la motrice
/ un automobiliste traîné qui s'était débattu
derrière son volant sur une bonne centaine de
mètres...

C'était ce qu'on racontait à la maison et il y avait de
quoi inspirer le respect et une certaine forme de
terreur dans une époque qui n'était que cela.

C'est la brouette d'Échallens
Qui va tout dou-ce-ment.
C'est la brou-ette d'Échallens
Qui va tout dou-ce-ment...

On n'oublie pas en effet qu'à la même époque un
garçon de Veysonnaz mourait cambré / arc-bouté
comme un pont / oui comme un pont / dans son lit
saisi / frappé par le tétanos;

on n'oublie pas qu'à la même époque un homme tombait raide mort sur les quais de Montreux bouffé par les vers / comprenez les points noirs / les comédons / les comédons qu'il n'avait pas voulu qu'on perce.

On n'oublie pas que papa disait *tu sais la méningite il ne faut pas l'attraper c'est la plus grave des maladies on te fait des ponctions / des mèches qu'on t'enfonce dans le dos pour retirer la moelle malade.*

Mais on t'endort ? on demandait ;

il disait non avec ce regard vert métallique qui bloquait tout mouvement vers l'avant / toute audace, il disait *non on ne peut pas t'endormir, on t'enfonce la mèche tu la sens qui s'enfonce, c'est ce qui fait le plus mal au monde mais on ne peut pas endormir.*

On préparait, bien sûr, on préparait le terrain pour les effrois futurs, on damait la piste des terreurs à venir...

Il faut dire que le monde était minuscule, alors, un bout de trottoir devant une petite Migros de rien du tout, une chambre à partager avec son frangin, une caisse à sable, un jardin public au grand maximum, alors forcément le vacarme se déployait dans les têtes avec une amplitude plus grande que normal.

D'où venait le train, par exemple, ces noms d'Échalens, de Bercher, tout cela nous était inconnu

/ étranger parce que nous n'avions pas l'occasion de monter dans le train, tout simplement, mais seulement le regarder passer chaque jour ou presque à l'heure du goûter, un petit pain au lait / une branche de la Migros qu'on enfonçait dedans pour faire hot-dog ou se faire une sensation en bas dans le bide – et que nous n'avions pas de voiture non plus, une voiture qui aurait pu nous emmener là-bas, à Échalens par exemple, ou à Bercher, ou à Étagnières, ou à Romanel ou Dieu sait où, alors que les pères des autres rentraient le soir du travail en Taunus 17M ou même en Opel Commodore GS, une chemise blanche sur un pantalon gris, le trousseau de clés avec le porte-clés Shell dans une main, l'autre qui faisait signe aux gamins qui l'attendaient sur le balcon pour souper.

Votre père, disait maman, il ne veut pas emprunter alors il n'allait pas à la banque pour la voiture.

La gare même la gare / cette gare de Boston dont on trouvait le nom bizarre dès qu'on avait commencé l'anglais à l'école / il fallut des années pour s'y aventurer et réaliser à quel point elle était jolie alors, une petite gare en plein air avec une buvette et une salle d'attente qu'on y repenserait des années plus tard en contemplant ces gares du Vietnam qui nous rappelle une France qu'on n'aurait pas connue mais au moins imaginée ou alors aperçue dans des films qu'on avait pu voir tard le soir sur le tapis du salon parce qu'on avait une angine et qu'on nous avait relevés pour faire une fumigation.

Le train se vidait là, le matin, comme un gros ver qui pousserait et ferait caca et des écoliers en sortaient mal fagotés / on n'avait pas encore inventé la jeunesse à l'époque / les garçons avaient des ourlets à leur pantalon / un morceau de skaï pour protéger les coudes des pull-over chinés / un sparadrap souvent sur le genou et même les oreilles décollées avant que cela n'existe plus, qu'on les recolle très tôt sur la bête pour éviter les complexes / les emmerdements / la haine de soi...

Les vendeuses les suivaient, des dames qui venaient travailler debout dans les grands magasins, *debout toute la journée*, disaient le père et la mère, avec l'air de parler de malheureuses qu'on ne devait pas trop plaindre quand même parce qu'on était un tout petit peu au-dessus d'elles et que nous, les frères, on était presque obligés de se sentir fiers / privilégiés de ne pas être de ceux qui ont une clé autour du cou parce que la mère bosse toute la journée, comme ce Francis qui habitait Champrilly 14 ou 16 / les maisons grises / les plus basses, en face de chez nous, avec les petites fenêtres / qui était maigre à faire peur, le thorax à sortir des camps comme sur les photos et qui se lugeait encore alors qu'on avait déjà mangé et qu'on était en pyjama à le regarder tout maigre à faire peur derrière nos fenêtres.

Le train vidé, il attendait les fous. Parce que c'était le train des fous, le Lèbe / La Brouette, et que ça l'est toujours : la grande clinique est sur la ligne / sur le chemin, on l'agrandit, on l'agrandit chaque année

comme pour parer au plus pressé, faire face, être prêt à accueillir tout le monde le cas échéant, en cas d'urgence, au cas où tout le monde demanderait à être admis l'un après l'autre, ou tous et toutes en même temps parce qu'un jour elle serait devenue insupportable, la vie ici-bas.

On ne les voyait pas, bien sûr, les fous, pas à nos heures en tout cas, mais on nous les racontait. *Ils descendent à Prilly-Chasseur*, on disait, *ils se font soigner là-bas*, et l'on pensait bien sûr aussitôt à ces sauces Maggi/Knorr, sauces dites « *chasseur* » que les mamans pressées / les mamans pauvres ajoutaient au rôti pour donner un peu de bon goût : un peu de sel / un peu de colorant / un peu de jus de rien, couleur marron / deux trois champignons séchés, toutes choses qu'on retrouvera plus tard / encore dans ces mauvais bistrots de campagne – Thierrens / Saint-Cierges / Payerne et compagnie où le cuisinier regarde sa montre t'envoie paître comme un chien parce qu'il est treize heures ou treize heures trente et on se retrouve à ressasser tout ça, toute cette haine / cette paresse haineuse / la tête dans les chips ou le cendrier.

On préparait le terrain pour ainsi dire, on damait la piste des effrois futurs.

C'est la brouette d'Échallens
Qui va tout dou-ce-ment.
C'est la brou-ette d'Échallens
Qui va tout dou-ce-ment...

2.

On les attendait, Tutu et moi, une canadienne sur le dos en gare de Boston toujours elle entre sept heures et huit heures du matin. Le Lèbe, La Brouette, nous les déposait vers huit heures moins vingt, il faisait gris / il faisait froid / on était en novembre / on s'en foutait pourtant. On lisait « Le Salaire de la peur » de G. J. Arnaud que Tutu avait trouvé dans la bibliothèque de son père – gros homme que les Brunette assassinaient plus tard – et on était contents. Il y avait là-dedans assez de passages cochon pour amidonner nos slips pour la journée entière. Et puis il y avait cette préface qui donnait le vertige / qui promettait tant et tant :

« Le Paraguay n'existe pas. Je le sais. J'y ai vécu »

alors on était presque embêtés de fermer le bouquin lorsque les filles arrivaient et qu'il fallait leur mettre la langue dans la bouche parce que c'était ça *sortir avec*, c'était avoir le droit pour un temps / une période d'aller chercher la langue d'une fille avec la sienne quatre fois par jour cinq fois par semaine et

plus si pour une raison ou pour une autre on se revoyait pour aller en ville rôder / piquer des trucs dans les magasins / le mercredi ou le samedi après-midi.

On prenait le pont ensuite, on marchait jusqu'au collège / les filles marchant devant / les garçons derrière comme on n'oserait plus le faire aujourd'hui dans nos pays. Mais c'était ainsi pourtant, de la même façon on ne les appelait jamais par leur prénom mais toujours par leur nom pour faire mec / pour pas mollir / se rapprocher trop et on les embrassait / on les schmoozait / on leur suçait le cou bien plus qu'on ne leur adressait la parole.

Tutu était avec Christine qui était une fille fraîche et lumineuse et claire qui travaillait l'été à casser les bouteilles qui avaient un défaut dans la fabrique de limonades où œuvrait son père. Je fréquentais / je flanquais plutôt Sylviane qui avait une sorte de lenteur / qui avait l'accent / mais qui avait les yeux verts / les lèvres pleines / qui était belle à regarder.

Plus tard on inverserait, Tutu et moi. Il prendrait Sylviane et s'ennuierait un peu avec elle comme je m'étais ennuyé avec elle, et moi je prendrais Christine et je lui roulerais des pelles jusqu'à me rappeler la fraîcheur du dedans de sa bouche toute ma vie, et je lui mettrais *la main au panier* sur les escaliers de l'immeuble et de ce mouillé surprenant qui me collerait encore au doigt à l'instant de manger / la radio en sourdine / les frères et le père et la mère qui

ont déjà commencé / je me rappellerais aussi toute
ma vie...

C'était une chance au fond d'être tombé sur une
aussi belle personne / si vive créature / qui sentait
bon / qui avait le regard clair et intelligent / les
mains toujours un peu froides / on dit froid *aux
extrémités, les femmes ont souvent froid aux extrémités* /
quand je coinçais mes doigts entre ses doigts pour
signifier une forme d'amour profond et définitif, une
manière de déclaration qui éveillait un peu ce qu'on
entourait de cuir et de fer et de sales tronches déli-
bérées :

la sensibilité.

Car il y avait des *schplotzes* à l'époque, mot pour dire
des filles non seulement grosses mais déjà asthé-
niques comme déjà écrasées par la vie, par les
garçons, par l'impossibilité de s'envoler un peu de la
vie tracée / l'apprentissage aux impôts ou ailleurs /
au contentieux ou ailleurs, et tout ce fardeau, cette
malédiction parfois, déjà découragées et sombres, de
ces filles qu'on retrouve aujourd'hui à Mediamarkt
ou à Coop Littoral le samedi après-midi ou même un
lundi matin, seules, libres et malades, grimaçantes,
ces filles qu'on voudrait sauver, les toucher / pleurer
un peu avec elles dans un lit, abuser même de leur
chagrin, s'il n'y avait pas un type qui attendait dans
une BM noire sur le parking portant sur les humains
un regard de chien de ferme ou de tireur d'élite.

*
* *

Au jour où je touchai sa chatte douce et humide, je cessai de l'appeler par son nom et lui dis simplement « Christine ».

Ce jour-là, je fis un pas de géant en direction de ma présente humanité.

*
* *

C'est la brouette d'Échallens
Qui va tout dou-ce-ment.
C'est la brou-ette d'Échallens
Qui va tout dou-ce-ment...

3.

... Parti un 24 décembre au matin, vers huit heures, avec l'idée de faire Lausanne-Échallens-Bercher puis Bercher-Échallens-Lausanne, sans s'attarder,

taper au fond, puis revenir.

Juste une fois, pour voir enfin.

Du temps avait passé. Des vies. L'enfance. La jeunesse. La période après. Et un bout du reste qui allait déjà comme en s'effritant chaque jour par gros morceaux depuis la mort du père et des examens pas toujours très bons avec des médecins impassibles ou impitoyables.

Des mauvaises nouvelles.

Et par là-dessus, la tête qui disait, comme livrée à elle-même :

*c'est ton tour maintenant,
c'est ton tour maintenant,*

du matin au soir et du soir au matin.

Et cette pesante et tenace présence crispait tant et tant la mâchoire que le fils avait cessé de sourire, avait tout bloqué dans sa mâchoire comme s'il mordait une ceinture et salivait comme un husky dès que les mots s'accumulaient dans le palais...

On avait préparé le terrain, on avait damé la piste des effrois futurs :

Ils étaient là maintenant. Bien installés, comme des balises sur le chemin vers le crépuscule.

C'est la brouette d'Échallens
Qui va tout dou-ce-ment.
C'est la brou-ette d'Échallens
Qui va tout dou-ce-ment...

La gare de Boston avait disparu, on se tenait maintenant dans une sorte de hangar souterrain aux allures de mine de charbon, sans aménagement aucun pour les humains, rien, l'attention tendue vers le tunnel d'où viendrait Le Lèbe, La Brouette, comme des rats devant une galerie d'évacuation.

On n'était pas bien là-dedans, naturellement. Esseulés surtout, solitaires et rogneux, comme souvent dans ces merdes qu'on vous construit aujourd'hui, qu'on dirait faites par des types qui n'auraient que mépris pour leurs semblables, ne les aimeraient qu'esseulés, justement, atomisés et haineux, à se regarder en chiens de faïence, voire même à se fritter, à se fritter comme dans les films ou ces villes du Midi où on se fritte pour rien, juste parce qu'on s'est regardés et qu'on est des hommes, autrement dit, des brutes.

Mais c'était Noël ou presque, alors rien n'advint de cela.

Deux dames étaient là, qui attendaient Le Lèbe, La Brouette – *des diminuées*... On connaît l'expression : « *diminuées* », pour dire gentilles mais déficientes, un peu, et ces dames parlaient, parlaient de tout, de la vie, de leurs frères, de leurs sœurs, des pays loin-

tains, de où elles voulaient être enterrées, aussi, et elles riaient, riaient, parce que leurs deux têtes mises ensemble n'étaient pas foutues de leur dire quel âge aurait présentement un type né en 1960 et mort depuis des lustres...

Pardon, Monsieur, un homme né en 1960, quel âge il aurait aujourd'hui ?

On s'aida. On s'entraida. Puis Le Lèbe, La Brouette arriva et la vie reprit du poil de la bête...

Il allait beaucoup plus vite qu'avant, le cochon. Il fallait le voir tailler la route en sifflant dès lors qu'il surgit dans l'aube en rônant / dzinguant / grinçant au milieu des écoliers, des cyclistes, des poussettes et des pendulaires. Il avait même acquis une sorte de conscience de soi. *Le train des promeneurs*, disait un panneau à l'intérieur, *le train des pique-niqueurs*, disait un autre... les hommes du marketing étaient passés par là.

Pour moi, il restait le train de l'enfance, et celui des fous, cela va sans dire, et des diminués. Ceux qui le sont. Ceux qui le deviennent.

On roula. On rôna. On dzingua.

Et on passa l'ombre de la petite Migros disparue,

on passa l'hôpital de l'Enfance où un frangin avait appris à péter,

on passa le garage où Isabelle amenait réparer la Golf offerte par son père,

on passa l'immeuble où Thierry s'ouvrit les veines dans la baignoire,

on passa le locatif où je vins une fin d'après-midi chercher une belle et douce et modeste Italienne aux seins énormes et souriants,

on passa le carrefour où Mathias prétendait avoir eu un accident,

on passa où maman planta la Méhari dans une montée / le père se contentant de pester au lieu d'aider,

on passa Prilly-Chasseur, on passa la Fleur-de-Lys,

on passa où Jeanne quitta Jérôme,

on passa où Jean-Louis quitta sa femme,

on passa Romanel, on passa Cheseaux, on passa Étagnières,

on passa tout...

Il suffisait de fermer les yeux et de regarder à l'intérieur.

Il suffisait de s'oublier pour tout se rappeler.

Il suffisait d'arrêter un peu de penser / de penser et simplement contempler...

Alors cela cessa de rouler, cela se mit à flotter plutôt, et là-dedans, dans ce bain, ce sentiment d'immersion, les conversations flottaient comme des déchets / des morceaux de bois en apesanteur qui allaient et venaient dans la caboche.

En chemin, la plus jeune des dames qui ne savait pas compter lança :

Cette année, je me débarrasserai de mon tuteur !

Mais personne n'applaudit. On aurait dû pourtant.

Plus loin, une écolière un peu grasse comme on les fait maintenant dit à ses camarades :

Mon oncle a une tumeur à l'anus qui pourrait exploser

et tout le monde se tut... On aurait dû rire pourtant.

Vers Échallens enfin, un gros homme toussa un demi-siècle de cigares en une seule fois...

Le train avait poussé là son dernier cri d'humanité.

On arrivait à Bercher, il fallait descendre, c'était la fin, il fallait descendre, marcher un peu, prendre l'air et attendre le suivant.

Dans le village, la campagne foutait le camp, cela sautait aux yeux. Il y avait bien des poches, des taches, des oasis peut-être : de rusticité, de cette civilisation faite de lard, de paganisme et de violence, mais la ville avait commencé de faire disparaître tout cela sous d'autres affectations.

Restait le froid, et une odeur de fumée qui ramenait à quelque chose de maintenant presque oublié.

À la boulangerie, la dame était si enrhumée qu'elle ne pouvait plus parler.

Au tea-room, des dames en survêtements verts et violets vinrent fumer une Parisienne après avoir déposé les enfants à l'école.

Il était temps de repartir.

Je revins à la gare. Il n'y avait pas un chat. Le vent soufflait. Les rails s'arrêtaient dans l'herbe comme dans un pays de l'Est autrefois. Dans la petite halte fermée gisaient les affaires de jogging d'un employé qui aura voulu maigrir ou arrêter de fumer ou fuir les gamins et sa femme qui criaient chez lui le samedi matin... Il y avait de quoi se dire, c'est un décor de western ici, le western qu'on peut, un petit western, un western riquiqui.

Au retour, le wagon résonna une fois encore du vœu
de l'une des *diminuées* du matin :

Cette année, je me débarrasse de mon tuteur !

Le train se mit alors à chanter :

C'est la brouette d'Échallens
Qui va tout dou-ce-ment.
C'est la brou-ette d'Échallens
Qui va tout dou-ce-ment...